

## **Dérive à partir de *Oreste, face cachée d'Oedipe*. Ouvrage de Michèle Gastambide et Jean-Pierre Lebrun<sup>1</sup>**

Une petite histoire actuelle.

Une petite fille de 4 ans demande à son grand-père si elle peut prendre une glace dans le congélateur. Celui-ci lui dit que non, que l'on va passer à table dans quelques minutes et que les glaces, c'est pour le dessert. Elle va voir sa mère: même demande. Celle-ci répond: oui. La petite revient triomphante voir le grand-père : ta fille n'obéit pas, lui-dit elle. Celui-ci a un petit moment d'étonnement: ma fille? Oui, ta fille, qui est ma mère. Tu dis non, elle dit oui. Elle fait n'importe quoi.

Le père est absent; elle a recours au représentant de l'autorité. Elle demande de sortir du caprice maternel. La mère dit oui, pour se débarrasser de la demande insistante de sa fille, elle sait d'expérience, que si elle n'obtempère pas, c'est la crise assurée. Le grand-père lui se réfère à une règle de vie familiale, donc à une dimension sociale. Elle distingue finement le oui de la jouissance maternelle du non de la castration. Mais elle demande aussi que cette distinction ait un garant. L'appel au grand-père l'inscrit dans une lignée d'où découle l'autorité. C'est toute la question: au nom de quoi disons nous oui ou non?

Je laisse cette histoire brute de décoffrage, pour aborder dans son sillage un certain nombre de questions .

Partons de quelques énoncés:

1) «*Il n'y a pas de rapport sexuel.*» Lacan, *L'Étourdit*, 1973.

Prenons cet non-rapport, qui structure la vie de couple, au sens mathématique. Ex:  $a/b=1$ ; d'où l'on déduit que  $a=b$

Si l'on transpose au rapport homme/femme, ça ne fait pas du 1. Même si Aristophane dans *Le Banquet* y va de son petit mythe sur un idéal de complétude, en estimant que l'on s'accouple pour retrouver la sphère d'origine, ce n'est jamais qu'un fantasme qui recouvre l'impossible de l'écriture du rapport sexuel.

2) Qu'en est-il lorsqu'on passe du non-rapport homme/femme au non-rapport père/mère?

Une femme dit à un homme qu'elle est enceinte. Restons dans un schéma classique, même si le mariage est décrété pour tous. Cette parole témoigne d'un manque, d'une perte de jouissance, d'un renoncement à la toute-puissance. De plus cette parole fait

---

<sup>1</sup> Ce texte m'a servi d'appui pour questionner Michèle Gastambide et Jean-Pierre Lebrun, qui présentaient leur ouvrage le samedi 6 avril à Montpellier. Jean-Daniel Causse, Professeur des universités, Directeur du Département de psychanalyse de l'Université Paul Valéry Montpellier III et Claude Allione, psychologue et psychanalyste, intervenaient également comme discutants, sous la présidence de Bob Salzman, psychanalyste, président de l'Association Lacanienne Internationale du Languedoc-Roussillon

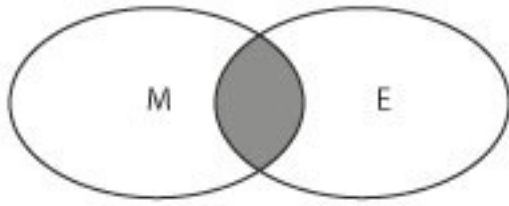
appel à une autre dimension que la reproduction biologique. C'est cette parole qui fait d'une femme une mère. C'est un effet-mère...

Mais l'homme qui reçoit cette parole qui le désigne comme père, ne peut occuper cette fonction qu'au prix d'une croyance aveugle dans la parole de cette femme. C'est la foi du charbonnier. Donc c'est aussi au prix d'un manque, d'une perte de jouissance, d'un renoncement à tout savoir que cette parole d'une femme le fait père.

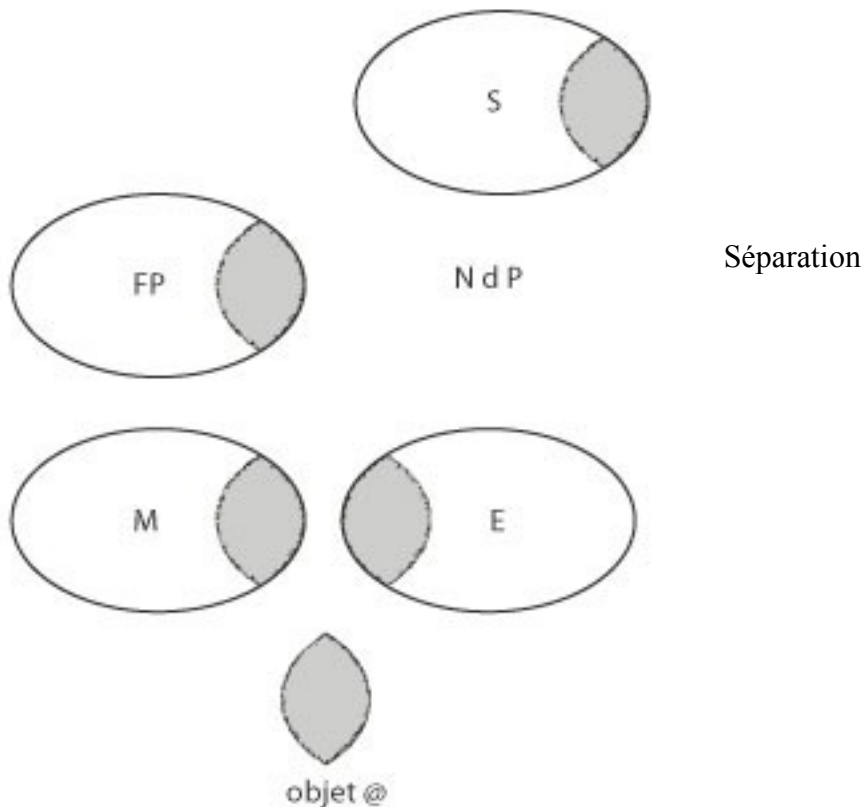
C'est cette perte assumée et dissymétrique qui pour l'une porte sur la puissance et l'autre sur le savoir, qu'un espace s'ouvre en creux où viendra se loger un petit d'homme. La vérité est celle qui sort de la bouche de chacun. Père et mère sont donc des effets de la parole.

Le droit romain y insistait à sa façon en énonçant: *mater certissima, pater semper incertus est*. La mère on en est absolument sûr, le père, lui, est toujours frappé d'incertitude. Or sur ce point nous sommes devant une difficulté liée, du fait du discours de la science, à une volonté de vérification absolue, notamment sur le plan de la génétique. Mais vérité de la parole n'est pas vérification de la science. Le droit de la filiation a été modifié en France dans les années 90. Il permet aujourd'hui de demander une recherche en paternité à partir d'une expertise génétique. Plus besoin de se parler, l'expert (l'ex-père!) généticien dira le vrai du vrai de la paternité. C'est ce qui est arrivé il y a quelques années à une jeune fille, Aurore Brossard, dont la mère prétendait que le père était Yves Montand. L'expertise a montré que l'ADN présent dans le cadavre de Montand était différent de celui présent dans le corps vivant d'Aurore Brossard. Mais quand bien même il aurait été le même, qu'est ce qu'on aurait trouvé, si ce n'est la trace du géniteur? Car un père est issu de l'échange de paroles entre un homme et une femme. Ces paroles offrent un substrat, « l'humus humain », dit Lacan, qui modifie profondément les rejetons qui naissent de cette union qui ne fait pas rapport. Sur ce plan nous sommes tous des OGM, des organismes génétiquement modifiés par ce que Freud nommait le *spacheapparat*, l'appareil-à-parler. Le Nom-du-Père, comme capacité de représenter l'absence, en étant la matrice, que chaque sujet met en acte.

### 3) Schéma de la psychogénèse



Aliénation



Séparation

Dans ces schémas je m'inspire de la logique que déploie Lacan dans le Séminaire XI sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, à partir des cercles d'Euler, notamment dans le chapitre XVI, intitulé: « L'aliénation ». On peut voir dans ces petits schémas que la séparation apparaît d'abord à l'endroit de la mère. Mais elle opère sur la « jouissance de la vie »<sup>2</sup> qui passe de mère à enfant. Pour être effective, il faut que la mère se sépare d'elle-même, la mère d'un côté, la femme de l'autre. C'est en effet au nom du manque, donc du désir, qu'elle indique un ailleurs, autrement dit qu'elle fonde un homme comme objet de son désir, et à ce titre, lui donne une place de père. Le matricide porte sur cette partie du maternel à la jouissance duquel mère comme enfant- mais aussi d'une certaine façon, le père - doivent renoncer. C'est le

<sup>2</sup> Jacques Lacan, *La troisième*

meurtre de la Chose qui se manifeste dans la chute des objets @. Freud dans L'Esquisse (brouillon) de psychologie scientifique envoyée à Fliess, précise que cette déchirure du côté mère la sépare en *Das Ding* (La Chose) et *Nebenmensch* (le prochain). C'est donc sur cette partie, « La Chose », que porte pour le matricide.

Mais on a peu étudié la question sur le versant de l'enfant. Car l'enfant aussi a à opérer une forme de matricide, qui est l'indice d'une perte radicale. Cette perte qui marque les différents orifices du corps, naît d'un interdit, l'interdit de l'inceste, lequel porte d'abord sur le corps maternel et fait chuter du corps de l'enfant des objets constitués comme à jamais perdus. Freud précise même qu'ils n'ont jamais existé. « Il faut apprendre à se contenter d'ersatz, écrit-il, qui valent bien l'objet original, qui de toute façon n'a jamais existé. »

De quel lieu celui qui occupe la fonction paternelle peut-il opérer pour soutenir cette opération de coupure, chez ma mère comme chez l'enfant, si ce n'est aussi du lieu du matricide. C'est du lieu de son propre non-rapport à la mère qu'il peut trouver sa place dans l'espace familial. Combien d'hommes rencontrent des femmes en cherchant avant tout la mère qu'ils y logent? D'où le retour de manivelle bien connu qu'ils s'attirent: je ne suis pas ta mère...

Donc triple matricide: pour la mère, le père et l'enfant. Ceci dit ces opérations de séparation ne peuvent se faire que si les conditions socio-culturelles, cette toile de fond que les grecs nommaient *épistémè*, en garantissent les fondements et les représentations. On peut se demander ce qu'il en est aujourd'hui dans une société postmoderne qui sature le désir par la consommation des objets. Nous sommes tous enchaînés à la mamelle du Marché.

Venons en à L'*Orestie* qui pose une question cruciale : qui est le père? Autrement dit de quel lieu, au nom de quoi peut-on dire la loi? Cette question au fond nous pousse à reconsidérer les fonctions maternelles et paternelles, non seulement au sein de la famille, mais comme inscrites dans un moment de la socio-culture. C'est un point qui est largement développé dans l'ouvrage de Michèle Gastambide et Jean-Pierre Lebrun.

Les Euménides

(ed. Herbert Weir Smyth, 1926)

Traduction de 1863 de Paul Mesnard

Ἀπόλλων

APOLLON.

Οὐ γάρ τι ταῦτ'ὸν ἄνδρα  
γενναῖον θανεῖν 625

Je vous parlerai, juges vénérables  
institués par Athéna ! Je suis le

διοσδότοις σκήπτροισι  
 τιμαλφούμενον,  
 και ταῦτα πρὸς γυναικός, οὐ τι  
 θουρίοις  
 τόξοις ἐκηβόλοισιν, ὥστ'  
 Ἀμαζόνος,  
 ἀλλ' ὡς ἀκούσῃ, Παλλὰς οἷ τ'  
 ἐφήμενοι  
 ψήφῳ διαιρεῖν τοῦδε  
 πράγματος πέρι. 630  
 Ἀπὸ στρατείας γὰρ νιν  
 ἠμποληκότα  
 “τὰ πλείστ' ἄμεινον εὐφροσιν  
 δεδεγμένη,  
 δροίτη περὶ λουτρὰ κάπῃ  
 τέρματι  
 φᾶρος περὸ σκίῃωσεν”, ἐν δ'  
 ἀτέρμονι  
 κόπτει πεδήσασ' ἄνδρα  
 δαιδάλῳ πέπλῳ. 635  
 Ἄνδρὸς μὲν ὑμῖν οὗτος  
 εἴρηται μῦθος  
 τοῦ παντοσέμου, τοῦ  
 στρατηλάτου νεῶν.  
 Ταύτην τοιαύτην εἶπον, ὡς  
 δηχθῆ ἰερός,  
 ὅσπερ τέτακται τήνδε κυρῶσαι  
 δίκην.

### Χορός

Πατρὸς προτιμᾶ Ζεὺς  
 μῦθον τῷ σῷ λόγῳ. 640  
 αὐτὸς δ' ἔδησε πατέρα  
 πρὸς βύτην Κρόνον.  
 Πῶς ταῦτα τούτοις οὐκ  
 ἐναντίως λέγεις;

divinateur, et je ne dirai point de  
 mensonges. Jamais, sûr mon trône  
 fatidique, je n'ai rien dit d'un homme,  
 ou d'une femme, ou d'une ville, que  
 Zeus, père des Olympiens, ne m'ait  
 ordonné de dire. Souvenez-vous de  
 prendre mes paroles pour ce qu'elles  
 valent et d'obéir à la volonté de mon  
 père. Aucun serment n'est au-dessus de  
 Zeus.

### LE CHŒUR DES EUMÉNIDES.

Zeus, d'après ce que tu dis, t'avait  
 dicté l'oracle par lequel tu as ordonné à  
 cet Oreste de venger le meurtre de son  
 père, sans respect pour sa mère ?

### APOLLON.

Ce n'est point la même chose que  
 de voir une femme égorger un vaillant  
 homme honoré du sceptre, don de  
 Zeus, et qui n'a point été percé de  
 flèches guerrières lancées de loin,  
 comme celles des Amazones. Écoute,  
 Pallas ! Écoutez aussi, vous qui siègez  
 pour juger cette cause. A son retour de  
 la guerre d'où il rapportait de  
 nombreuses dépouilles, elle l'a reçu par  
 de flatteuses paroles ; et, au moment  
 où, s'étant lavé il allait sortir du bain,  
 elle l'a enveloppé d'un grand voile, et  
 elle l'a frappé tandis qu'il était  
 inextricablement embarrassé. Telle a  
 été la destinée fatale de cet homme très  
 vénérable, du chef des nef. Je dis que

Ἵμᾶς δ' ἀκούειν ταῦτ' ἐγὼ  
μαρτύρομαι.

### Ἀπόλλων

ὦ παντομισῆ κνώδαλα,  
στύγη θεῶν,  
πέδας μὲν ἂν λύσειεν, ἔστι  
τοῦδ' ἄκος 645  
καὶ κάρτα πολλὴ μηχανὴ  
λυτήριος·  
ἀνδρὸς δ' ἐπειδὴν αἰμ'  
ἀνασπάση κόνις  
ἅπαξ θανόντος, οὔτις ἔστ'  
ἀνάστασις.

Τούτων ἐπφῶδας οὐκ ἐποίησεν  
πατήρ  
οὐμός, τὰ δ' ἄλλα πάντ' ἄνω  
τε καὶ κάτω 650  
στρέφων τίθησιν οὐδὲν  
ἀσθμαίνων μένει.

### Χορός

Πῶς γὰρ τὸ φεύγειν τοῦδ'  
ὑπερδικεῖς ὄρα·  
τὸ μητρὸς αἰμ' ὄμαιμον ἐκχέας  
πέδοι  
ἔπειτ' ἐν Ἄργει δώματ' οἰκήσει  
πατρός;  
Ποίοισι βωμοῖς χρώμενος τοῖς  
δημίοις; 655  
Ποία δὲ χέρνιψ φρατέρων  
προσδέξεται;

telle elle a été afin que l'esprit de ceux  
qui jugent cette cause en soit mordu.

### LE CHŒUR DES EUMÉNIDES.

Zeus, d'après tes paroles, est plus  
irrité du meurtre d'un père que de celui  
d'une mère. Mais, lui-même, il a chargé  
de chaînes son vieux père Cronos.  
Pourquoi n'as-tu point opposé ceci à ce  
que tu as dit ? Pour vous, vous l'avez  
entendu ; je vous prends à témoin.

### APOLLON.

Ô les plus abominables des bêtes  
détestées des dieux ! On peut rompre  
des chaînes ; il y a un remède à cela, et  
d'innombrables moyens de s'en délivrer  
; mais quand la poussière a bu le sang  
d'un homme mort, il ne peut plus se  
relever. Mon père n'a point enseigné  
d'incantations pour ceci, lui qui, au-  
dessus et au-dessous de la terre,  
ordonne et fait rouler toutes choses, et  
dont les forces sont toujours les mêmes.

### LE CHŒUR DES EUMÉNIDES.

Comment donc défendras-tu  
l'innocence de cet homme ? Vois !  
après avoir répandu le sang de sa mère,  
son propre sang, pourra-t-il habiter  
dans Argos la demeure de son père ? A  
quels autels publics sacrifiera-t-il ?  
quelle phratrie lui donnera place à ses

libations ?

### Ἀπόλλων

Καὶ τοῦτο λέξω, καὶ μάθ'  
ὥς ὀρθῶς ἐρῶ.  
Οὐκ ἔστι μήτηρ ἢ κεκλημένου  
τέκνου  
τοκεύς, τροφὸς δὲ κύματος  
νεοσπόρου.  
Τίκτηι δ' ὁ θρώσκων, ἢ δ'  
ἄπερ ξένω ξένη 660  
ἔσωσεν ἔρνος, οἴσι μὴ βλάβη  
θεός.  
Τεκμήριον δὲ τοῦδέ σοι δείξω  
λόγου.  
Πατὴρ μὲν ἂν γένοιτ' ἄνευ  
μητρούς· πέλας  
μάρτυς πάρεστι παῖς  
Ὀλυμπίου Διός,  
οὐδ' ἐν σκότοισι νηδύος  
τεθραμμένη, 665  
ἀλλ' οἶον ἔρνος οὔτις ἂν τέκοι  
θεός.  
Ἐγὼ δέ, Παλλάς, τᾶλλα θ' ὥς  
ἐπίσταμαι,  
τὸ σὸν πόλισμα καὶ στρατὸν  
τεύξω μέγαν,  
καὶ τόνδ' ἔπεμψα σῶν δόμων  
ἐφέστιον,  
ὅπως γένοιτο πιστὸς εἰς τὸ πᾶν  
χρόνου 670  
καὶ τόνδ' ἐπικτήσαιο  
σύμμαχον, θεά,  
καὶ τοὺς ἔπειτα, καὶ τὰδ'  
αἰανῶς μένοι  
στέργειν τὰ πιστὰ τῶνδε τοὺς

### APOLLON.

Je dirai ceci ; vois si je parle bien.  
Ce n'est pas la mère qui engendre celui  
qu'on nomme son fils ; elle n'est que la  
nourrice du germe récent. C'est celui  
qui agit qui engendre. La mère reçoit ce  
germe, et elle le conserve, s'il plaît aux  
dieux. Voici la preuve de mes paroles :  
on peut être père sans qu'il y ait de  
mère. La fille de Zeus Olympien m'en  
est ici témoin. Elle n'a point été nourrie  
dans les ténèbres de la matrice, car  
aucune déesse n'aurait pu produire un  
tel enfant. Pour moi, Pallas, et entre  
autres choses, je grandirai ta ville et ton  
peuple. J'ai envoyé ce suppliant dans ta  
demeure, afin qu'il te soit dévoué en  
tout temps. Accepte-le pour allié, ô  
déesse, lui et ses descendants, et que  
ceux-ci te gardent éternellement leur  
foi !

ἐπισπόρους.

Version de Daniel Loayza (Flammarion, 2001):

« Je répondrai encore et toi écoute mes raisons. Ce qu'on appelle son enfant n'est pas enfanté par la mère, qui ne fait que nourrir un germe fraîchement planté, mais par celui qui le sema, et telle une étrangère elle préserve pour son hôte la jeune pousse, à moins qu'un dieu n'y porte atteinte...

Je vais t'en montrer un indice un père peut engendrer sans mère...

( vers 657et suivants)

Attachons nous au texte. J'ai repris mon Bailly. Et traduit, à partir des bribes qu'il me reste, à la façon dont mes maîtres en latin et en grec me le reprochaient, à savoir « la belle infidèle ». Mais toute traduction n'est-elle pas aussi une interprétation? D'aucuns disent même trahison? Lacan nous en a transmis la méthode :« *Chaque fois que nous avons dans l'analyse du langage à chercher la signification d'un mot, la seule méthode correcte est de faire la somme de ses emplois... La signification est donnée par la somme de ses emplois.*»

Lacan donne un exemple à propos du mot main : «*Si vous voulez connaître dans la langue française la signification du mot main, vous devrez dresser le catalogue de ses emplois, et non seulement quand il représente l'organe de la main, mais aussi bien quand il figure dans « main-d'œuvre », « mainmise », « mainmorte », etc. La signification est donnée par la somme de ses emplois.* (Jacques Lacan. *Séminaire I, Le écrits techniques de Freud.* p.262.)

C'est Apollon qui parle:

Καὶ τοῦτο λέξω, καὶ μάθ' ὡς ὀρθῶς ἐρῶ.

Et je vais déclarer ceci, et ainsi apprendis si je parle droit (au sens de juste, vrai).

Il insiste d'emblée sur la parole, pas n'importe laquelle, une parole qui parle vrai.

Οὐκ ἔστι μήτηρ ἢ κεκλημένου τέκνου  
τοκεύς, τροφὸς δὲ κύματος νεοσπόρου. (vers 658)

Κεκλημένου qui est la clé de ce passage, est issu du verbe *kelomai*: presser,



pousser vivement, presser par la parole, exciter, exhorter, encourager, appeler au secours, invoquer.

Τέκνου, enfant (fille ou fils); petit d'un animal; produit, rejeton. Le mot le plus commun pour dire enfant, est *païs*, *païdos*, qui implique la filiation et la sexuation; avec Τέκνου, on insiste sur la production indifférenciée sexuellement. C'est un objet de production, de la chair. Cette chair doit être pétrie par l'appareil-à-parler pour prendre forme humaine, pour devenir *païs*, pour que, comme le dit Denis Vasse, la chair puisse être envisagée, prendre visage humain.<sup>3</sup> Pour que la chair reproduite puisse prendre corps. Cf. Le Prologue de l'Évangile de St Jean: au début, il y avait la parole... et la parole a pris corps, (et elle a habité parmi nous, pleine de grâce et de vérité.)

Ἐν ἀρχῇ ἦν ὁ λόγος... Καὶ ὁ λόγος σὰρξ ἐγένετο...

ὁ Τοκεύς, au masculin: celui qui engendre, le père; ἡ Τοκεύς, la mère, celle qui engendre; au pluriel: les parents. Du verbe *tikto*: engendrer, mettre au monde, créer. Les deux termes ( Τοκεύς et Τέκνου, ainsi que le verbe Τίκτηι, plus loin) sont de la même famille. C'est un redoublement: un peu comme si l'on disait ce n'est pas la mère qui engendre ce que la parole pousse à nommer : engendré. Ou encore: ce n'est pas la mère l'engendreuse de ce que la parole presse de nommer « enfant »...

Ma traduction:

Οὐκ ἔστι μήτηρ ἢ κεκλημένου τέκνου  
τοκεύς, τροφὸς δὲ κύματος νεοσπόρου.

Ce n'est pas la mère qui enfante celui que la parole pousse à nommer « enfant », elle est la nourrice de ce qui enfle et qui va se frayer dans le monde un

<sup>3</sup> Denis Vasse, *La chair envisagée. La génération symbolique*, Seuil, 1988.

nouveau passage. (la fin de cette phrase s'avère obscure, et j'y perds un peu...  
mon grec)

Τίκτει δ' ὁ θρώσκων

Engendre celui qui s'élançe, qui bondit, qui s'avance dans la hâte, qui saillit.

Le père n'est pas nommé...

Ce « Οὐκ ἔστι μήτηρ... » signe le matricide: elle n'est pas. Si l'on s'arrête là, comme la plupart des commentateurs, on arrive à une banalité. Le père est le géniteur qui fournit la semence; la mère l'accueille et la fait grandir jusqu'au terme. Une telle théorie du rôle des sexes dans la reproduction est évoquée d'ailleurs à l'époque d'Eschyle par Anaxagore de Clazomènes, selon Aristote qui le cite dans *Génération des animaux* (*Περὶ ζώων γενέσεως*), IV, I, 763b30. « Génération des animaux », c'est bien dit. Ces commentaires en effet ne font pas de distinction entre reproduction animale et reproduction humaine.

Alors que le texte pris, tel le menuisier pour le bois, dans le fil des mots, nous raconte tout autre chose. Ce n'est pas la mère qui engendre, mais est-ce le père? On peut même, précise la suite du texte, être père sans qu'il y ait de mère. ὁ Τοκεύς, au masculin, c'est celui qui engendre, le père. Ainsi en fut-il de la fille de Zeus:

*«La fille de Zeus Olympien m'en est ici témoin, poursuit Apollon, elle n'a point été nourrie dans les ténèbres de la matrice, car aucune déesse n'aurait pu produire un tel enfant.»*

Le Nom-du-Père serait donc ici le « Père-du-Nom », Zeus Pater, « la parole qui pousse à nommer » « l'invocation », autrement dit le principe même du

symbolique, conçu comme capacité, spécifique à l'espèce humaine, de représenter l'absence, dont la première entame est marquée par ce que Freud désigne comme *urverdrangung*, refoulement originaire. Le père et la mère étant les passeurs, de façon distincte, dissymétrique et dialectique, de « ce que la parole pousse à nommer ». Pour qu'opère le Nom-du-Père, il y faut cette condition première du « Père-du-Nom ». C'est à partir de là, de ce point de vacuité qu'impose la structure langagière, que les Noms-du-Père peuvent se déployer dans leur fonction de mortification, de meurtre de la chose, sur son versant maternel d'abord, paternel ensuite.

« *Lacan pluralise les Noms du Père*, précise Claire Duguet, *ce qui revient à désincarner réellement la fonction paternelle. L'être père n'est plus assuré uniquement par un faisant-fonction-de-père et une opération métaphorique articulant symbolique et imaginaire, c'est-à-dire articulant signifiant phallique et signifié du désir de la mère. En effet, ce père symbolique (signifiant du père mort) renvoie à l'ornière de l'amour pour le père avec, au bout, le nom du nom du nom, soit Dieu le Père le père du nom. Lacan insiste, il n'y a pas de Nom propre pour la fonction mais il y a des noms pour les noms du père, comme l'Homme masqué (L'Éveil du printemps de Wedekind) ou le nom d'artiste (Joyce), la femme (Le Sinthome) » (Claire Duguet, « Quelques notes sur le père dans RSI et le Sinthome », Intervention au séminaire mensuel, *Mensuel*, 2007) « *Mais le père, pointe Lacan, en a tant et tant (des Noms-du-Père) qu'il n'y en a pas Un qui lui convienne, sinon le Nom de Nom de Nom. Pas de Nom qui soit son Nom-Propre, sinon le Nom comme ex-sistence.* » ( « Préface à l'Eveil du printemps », *Autres Ecrits*, p. 563.)*

Sur quoi débouchons-nous alors à l'issue de ce bref cheminement? Si ce n'est que père et mère découlent des principes même de la nomination, selon un double

trajet bien balisé dans l'ouvrage sur l'Orestie: du Réel au Symbolique et du Symbolique au Réel. Aller et retour. Mais il n'y a pas d'Autre de l'Autre, et au bout du compte si l'on peut représenter dans un semblant l'origine et du langage et de l'humanité et de chacun d'entre nous, l'espace qu'il délimite est vide. C'est pourquoi l'on peut écrire le nom de Yahvé, composé de quatre lettres, qui sont aussi des nombres, Yod/hé/waw/hé (10/5/6/5), mais qu'on ne peut le prononcer, il y a un vide dans le son, un trou dans la vocalisation. Autrement dit à l'origine de la nomination il y a ce renoncement à occuper tout l'espace de la jouissance sonore. Le « pastout » comme principe de la castration est inscrit d'emblée<sup>4</sup>. C'est le prix à payer pour produire de l'humain. Les conséquences en sont qu'il s'agit d'opérer un meurtre sur le maternel et sur le paternel, de façon différenciée certes. Un meurtre dont les passeurs sont justement ceux que l'on nomme, du fait de leur fonction, père et mère. Je pense depuis longtemps d'ailleurs que cette distinction s'entend dans la prononciation de ces deux termes, et sans doute dans beaucoup de langues: mère, avec un « m » qui se prononce la bouche close, occlusive bilabiale, et père, avec une occlusive simple, le « p » qui force l'ouverture. Le « p » ouvre ce que le « m » ferme. Ouverture/fermeture, battement de la langue comme battement de l'inconscient. Deux sons qui se redoublent et insistent dans leur version la plus primaire: maman et papa. Voilà pourquoi Lacan disait que « *la psychanalyse est une pratique de bavardage. Aucun bavardage n'est sans risque* » ( *Le moment de conclure*, 15 novembre 1977)

Mais nul ne peut-être *tué* in absentia ou in *effigie*. « *Le symbole*, précise Lacan, et j'insiste sur cette citation, *se manifeste d'abord comme le meurtre de la Chose et cette mort constitue pour le sujet l'éternisation de son désir.* » (*Ecrits*, p. 319).

On pourrait à l'issue de cette réflexion ouvrir au troisième meurtre, le meurtre de de l'Enfant. Les infanticides, dont la presse aujourd'hui fait ses choux gras de façon obscène, ne mettent-ils pas en lumière ce troisième volet du meurtre de la Chose?

---

4 Voir Guy Le Gaufey, *Le pastout de Jacques Lacan. Consistance logique, conséquences cliniques*, EPEL, 2006.

Notre société de consommation a placé au pinacle une représentation de l'Enfant jouisseur, « pervers polymorphe », auquel aucune limite ne devrait être imposée. Cet « *enfant généralisé* », comme l'écrit Lacan (Allocution sur les psychoses de l'enfant, in *Autres Ecrits*, Seuil, 2001, p. 369), faisait dire à Malraux: il n'y a plus de grandes personnes. L'Enfant (*Das Kind*), nous dit Freud dans sa préface à l'ouvrage d'August Aïchhorn (*Jeunes en souffrance*, Champ Social, 2000), dure tout au long de la vie, et fait des apparitions dans les rêves, les symptômes et la création artistique. C'est au traitement de cet Enfant terrible et merveilleux, de cet Enfant-Roi (*His Majesty The Baby*), que s'attachent les psy comme les travailleurs sociaux. Qu'« On tue un enfant », (Serge Leclair), l'infanticide ouvre le dernier volet de ce meurtre de la chose, condition de l'avènement du sujet

Nous pourrions alors boucler une trilogie reprise des grandes figures que nous héritons des tragiques grecques: Oedipe (Sophocle, patricide), Oreste (Eschyle, matricide) et... Médée (Euripide, infanticide).

Place à la poésie pour ponctuer:

«*Un village de pêcheurs a été ton père, une campagne a été ta mère.*» ( Joë Bousquet, *Langage entier*<sup>5</sup>)

---

5 Sur Joë Bousquet, voir Joseph Rouzel, « De sa vie faire œuvre » in *Psychanalyse pour le temps présent. Amour obscur, noir désir*, érès, 2002.

